

Cours interactif en visioconférence proposé aux partenaires du Projet *Europe, Éducation, École* par Philippe TOUCHET, Professeur de Premières Supérieures au Lycée Gustave Monod, Enghien
Diffusion publique le 17/11/2011, 10h10-12h00 :
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/direct/>
<http://www.coin-philo.net/eee.11-12.programme.php>
Interface des acteurs – contacter c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

L'ÉCRITURE, C'EST LA DIFFÉRENCE

« La question de l'écriture ne pouvait s'ouvrir qu'à livre fermé »[1]
« Le mal d'écriture vient du dehors, disait déjà le *Phèdre* »[2]

« *Les jardins stériles de l'écriture* »

On sait que dans le *Phèdre*, d'une manière qui peut sembler aujourd'hui très curieuse, Platon rapporte le mythe de Teuth, le démon, père inventeur de l'écriture, qui vint présenter, parmi d'autres, son invention au roi Thamous, roi de la Thèbes égyptienne. Dans ce mythe, le roi considère l'écriture comme une invention néfaste, car, dit-il, « elle produira l'oubli dans les âmes et leur faisant négliger la mémoire : confiant dans l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non plus du dedans, du fond d'eux-mêmes qu'ils chercheront à susciter leurs souvenirs »[3].

Alors que le démon présentait l'écriture comme un remède à l'oubli et à l'ignorance, parce que l'écriture est l'acte de laisser des traces, Thamous considère qu'elle produira le contraire de ce qu'elle promet : les traces produiront l'oubli, et engendreront des êtres qui, parce qu'ils auront beaucoup lu, « se croiront savants sans l'être »[4].

On trouve rarement, dans la philosophie antique, une telle dénonciation de l'écriture. Ce qui importe ici, c'est que cette invention n'est pas rejetée pour des motifs linguistiques, mais pour des raisons philosophiques.

A contrario, il faut pressentir que ce texte voit dans l'écriture non plus un simple instrument de notation de la parole, non plus un simple organe du discours, mais une transformation de la pensée même. L'écriture bouleverse et affecte l'âme.

Dans le passage que nous avons cité, nous remarquons que l'écriture est caractérisée par une *parole du dehors*, notée dans des « caractères étrangers ». Une forte image : tout se passe comme si l'écriture elle-même était génératrice d'étrangeté, qu'avec elle devait émerger une frontière, frontière entre le dehors et le dedans, entre le propre et l'impur, entre l'intimité et la sincérité vivante de la pensée (consubstantielle à la parole et au logos), d'une part, et la publicité néfaste et immature de l'écrit, d'autre part. L'écriture marque la frontière, à l'intérieur du langage, entre l'âme du sens et le corps des signes.

Plus encore, l'écrit introduit, selon Platon, une frontière entre la pensée et elle-même, au point d'instaurer un étrangeté : une parole écrite perd la « capacité de se défendre toute seule »[5] comme le fait le dialogue et la parole. Pour défendre l'écriture contre les remises en cause ou les interprétations, il faut se référer au « père du discours » ; elle est imitation – Socrate dit même « comme la peinture »[6], image factice de la pensée, mais n'est pas la pensée elle-même, parce qu'elle n'est pas en mesure, à son tour, d'engendrer du savoir.

La trace écrite ne se défend pas contre ses détracteurs, car elle est *inerte et stérile*. Inerte au sens où, quand on l'interroge, « ils ne répondront qu'une seule chose, toujours la même ».[7] Les écrits sont des étrangers muets, « quand on les interroge », car ils ne savent pas expliquer ce qu'ils disent, ni même s'adapter à ceux qui leur parlent. L'inertie de l'écriture est son incapacité au dialogue ; alors que dans l'échange, les paroles tiennent compte de l'autre et savent discerner « à qui il faut, et à qui il ne faut pas parler », l'écrit est « indifférent » à celui à qui il s'adresse,

s'ouvrant sans distinction au savant comme au profane. En somme, l'écriture se donne comme insensible à l'autre.

Inerte et indifférente, l'écriture est aussi *stérile*. Et Socrate de prendre une autre analogie pour expliquer le danger de l'écriture, celle des « jardins de l'écriture ». Les traces de l'écriture sont comme des graines qu'on planterait dans un jardin « pour amasser un trésor de souvenirs pour lui-même »[8], mais qui resteraient stériles, parce qu'elles seraient incapables d'engendrer en d'autres âmes d'autres discours. La parole, au contraire, de son intériorité, est l'exposition d'une pensée vivante, mais aussi, par la vertu du dialogue, capable d'engendrer la parole et les discours intérieurs chez les autres. Telle est la vertu du logos que le discours oral manifeste. L'écriture, signe étranger, graine stérile, une sorte de memento[9] mortel, image sans vie. L'écriture fait bien signe vers la parole, mais en constitue un double sans vie, un instrument, un redoublement technique qui, en tant que signifiant un signifiant, est radicalement éloigné du sens de deux degrés.

L'écriture n'engendre pas le savoir, mais seulement l'apparence du savoir, parce qu'elle n'écrit pas à partir du *livre de l'âme*, mais seulement du dehors, à partir des traces. Signalons, en passant, que l'écriture est surtout ici interprétée à partir de la lecture de signes écrits, et non de l'acte lui-même d'écrire.

A cette écriture des traces mortes, Platon oppose ensuite, d'une façon très paradoxale, « un autre genre de discours » « qui « s'écrit avec la science dans l'âme de celui étudié ».[10] Curieusement, la relation de l'âme à la science est, elle aussi, une écriture dans l'âme. Mais quelle écriture ? Comme le dit Jacques Derrida dans la *Grammatologie*, l'écriture de l'âme n'est prise ici que dans un sens métaphorique, alors que l'écriture graphologique est prise au sens précis d'un organe sensible. L'écriture de l'âme n'est pas faite d'un alphabet, mais désigne plutôt métaphoriquement une parole qui se donne et se fixe dans la transparence de la vérité. [11]

[1] Derrida, *l'Écriture et la différence*, Editions Point Seuil, Paris, 1967, p. 429.

[2] Derrida, *La grammatologie*, Editions de Minuit, Paris, 1967, p. 51. La citation du texte du Phèdre est modifiée par Derrida. Le texte exact est : « car elle produira l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire : c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non plus du dedans, du fond d'eux-mêmes qu'ils chercheront à susciter leurs souvenirs. »

[3] Platon, *Phèdre*, trad. E. Chambry, Editions GF, Paris, 1964, 274d, p. 165.

[4] *Ibidem*, 275 c.

[5] *Ibidem*, 276 a

[6] *Ibidem* 276 a.

[7] *Ibidem*

[8] *Ibidem*, 276 d

[9] Platon dit aussi plus loin : « en réalité les meilleurs discours écrits ne sont que des mementos pour ceux qui savent » 277 e.

[10] 278 a

[11] Cf. Jacques Derrida, *La Grammatologie*, Editions de Minuit, Paris, 1967, p. 26 : « l'écriture de la vérité dans l'âme, opposée dans le *Phèdre* (278 a) à la mauvaise écriture (à l'écriture au sens « propre » et courant, à l'écriture « sensible », « dans l'espace »,), le livre de la nature et l'écriture de Dieu, au moyen âge en particulier ; tout ce qui fonctionne comme métaphore dans ces discours confirme le privilège du logos et fonde le sens « propre » donné à l'écriture : signe signifiant un signifiant signifiant lui-même une vérité éternelle, et éternellement pensée et dite dans la proximité d'un logos présent. Le paradoxe auquel il faut se rendre attentif est alors le suivant : l'écriture naturelle et universelle, l'écriture intelligible et intemporelle est ainsi nommée par métaphore. L'écriture sensible, finie, est désignée comme écriture au sens propre, elle est alors pensée du côté de la culture, de la technique et de l'artifice ; procédé humain, ruse d'un être incarné par accident ou d'une créature finie. »